

Recherches sur les pèlerins et les pèlerinages en Normandie jusqu'à la Première Croisade

Bien que la Normandie ait possédé l'un des plus importants pèlerinages de la chrétienté latine, celui de saint Michel au Mont-Tombe, l'histoire des pèlerins et des pèlerinages en notre province, avant le xii^e siècle, est encore un terrain presque vierge. Pour le Mont-Saint-Michel, le médiocre essai d'Etienne Dupont, qui remonte à 1909 (1), concerne surtout le bas moyen âge ; et, quoique de bien meilleur aloi, le faisceau de faits naguère regroupés par M. l'abbé Ducloué (2) n'est pas encore suffisant pour cette période vraiment décisive. Quant aux autres pèlerinages, ils n'ont jusqu'ici suscité aucune étude notable. Dans ces conditions, il serait présomptueux de vouloir tenter une mise au point définitive. L'ambition du présent article se borne à proposer un plan du travail à faire et à mettre en place quelques jalons relativement solides, le tout en nous inspirant des *Recherches sur les pèlerins de l'Europe des xi^e et xii^e siècles* de M. E.-R. Labande (3), qui sont également plutôt un plan de recherches qu'une somme de données acquises, et surtout du modèle du genre, *Las peregrinaciones a Santiago de Compostela*, de Luis Vasquez de Parga, José Maria Lacarra et J. Uria Riu (4).

Délimitons d'abord le champ de notre enquête. Dans le temps, il ira des origines — c'est-à-dire, en fait, du vi^e siècle — à la Première Croisade, ce terme étant d'ailleurs interprété avec souplesse : le centre de gravité se situera naturellement au xi^e siècle, car la documentation antérieure est indigente. Quant à notre objet, il sera constitué par les pèlerins de tout genre ayant eu quelque lien avec la Normandie, soit qu'ils en aient fréquenté les sanctuaires, soit qu'ils en soient partis pour visiter quelque sanctuaire lointain, soit enfin qu'ils n'aient fait que traverser la province. Nous étudierons égale-

(1) Etienne Dupont, *Les pèlerinages au Mont-Saint-Michel du VIII^e au XI^e siècles*, dans *Annales de la Soc. Hist. et Archéol. de l'arr. de Saint-Malo*, 1909, p. 179-212, 1 fig.

(2) Abbé Ducloué, *Pèlerin, d'où viens-tu ?*, dans *Annales du Mont-Saint-Michel*, 1960 et 1961, *passim*.

(3) Edmond-René Labande, *Recherches sur les pèlerins dans l'Europe des XI^e et XII^e siècles* dans *Cahiers de Civilisation médiévale*, 1, 1958, p. 159-169 et 339-317.

(4) L. Vasquez de Parga, J.M. Lacarra, J. Uria Riu, *Las peregrinaciones a Santiago de Compostela*, Madrid, 1948-1949, 3 vol. in-8°.

ment les pèlerinages de pure piété et ceux imposés à titre pénal (dont la période n'offre d'ailleurs qu'un seul exemple). Seuls seront laissés de côté les pèlerinages purement locaux, discrets, pour fixer les idées, ceux que l'on peut accomplir sans coucher hors de chez soi.

Quelque soin que l'on mette à le rechercher, le matériel documentaire que peut réunir un historien isolé reste nécessairement assez mince. Une enquête collective et prolongée permettrait de l'améliorer sensiblement. En l'attendant, il nous a paru que la documentation dont nous disposions autorisait, au moins à titre provisoire, quelques conclusions intéressantes. On les trouvera ci-après.

I^{re} PARTIE

LES CENTRES DE PÈLERINAGES DE LA NORMANDIE

A notre connaissance, la province ecclésiastique de Rouen n'a guère compté, avant l'an 1100, que trois grands sanctuaires capables d'attirer du dehors des foules pieuses. Seul le premier d'entre eux, le Mont-Saint-Michel, est ancien et connut une faveur durable. Saint-Ouen de Rouen fit au XI^e siècle un gros effort pour se hisser également, si l'on peut dire, à la « classe internationale » ; mais les succès obtenus, bien qu'amplifiés par une propagande habile, ne se confirmèrent pas. Fécamp, malgré le « Précieux Sang », relique insigne, mais tardivement connue, ne perce pas encore. A ces trois noms, on peut ajouter, mais très en retrait, ceux de Saint-Wandrille, à cause des pèlerins qui vont y vénérer les reliques de saint Vulfran, et de la cathédrale de Coutances.

Le Mont-Saint-Michel. - Malgré la nature très particulière du saint qui y est vénéré - un archange qui, par définition, n'est guère susceptible de laisser de ces reliques corporelles si chères à la dévotion médiévale - le Mont-Saint-Michel a été, pendant un millénaire, l'un des pèlerinages majeurs de la chrétienté occidentale. Sa réputation, solidement établie dès avant les invasions normandes, le dispensa de recourir à ces grands recueils de miracles que publiaient soigneusement, de temps à autre, des sanctuaires moins connus. Aussi la documentation le concernant est-elle très dispersée. A l'exception de trois brefs récits, d'ailleurs mal datés, qui ont été consignés par écrit au Mont lui-même, elle consiste en mentions occasionnelles glanées dans des textes narratifs, hagiographiques ou diplomatiques de régions diverses, souvent éloignées. Il va sans dire que, dans de telles conditions, notre enquête ne saurait être tenue pour exhaustive. Du moins pourra-t-on considérer les faits qui vont suivre, reclassés par ordre chronologique, comme un échantillonnage assez significatif.

Ils suffisent d'ailleurs à établir que le nombre des pèlerins du Mont équilibre sensiblement celui des visiteurs connus de Saint-Jacques de Compostelle : considération qui mérite quelque attention (5).

Nous rencontrons d'abord, peu après 858, peut-être vers 867 ou 868, le pèlerinage d'un certain Bernard, né en *Francia*, qui, en compagnie d'un moine italien de Bénévent et d'un Espagnol, avait fait auparavant le voyage de Rome, celui du Gargano et celui de Jérusalem (6). Au retour, seul cette fois, il vint « ad sanctum Michaellem ad duas tumbas », dont il donne, dans son itinéraire, une brève description ; il fut spécialement frappé par le phénomène des marées. Son témoignage, qui est le plus ancien, a été jusqu'ici négligé par les historiens normands : est-ce parce que Bernard y ajoute : « Ibi est abbas Phinimontius, brito » ? Cet abbé breton, resté inconnu de la *Gallia Christiana*, prouve-t-il pour autant cette chose sacrilège pour un bon Normand, à savoir que le Mont aurait jadis été en Bretagne ? J'en doute fort ; car, en 867, Charles le Chauve concéda expressément au roi breton Salomon, à Compiègne, le comté de Cotentin (7). On ne parle pas de l'Avranchin, mais il était évidemment compris dans la cession. Et il est certain que l'Église bretonne prit aussitôt en mains l'administration des territoires acquis (les évêques de Nantes se saisirent ainsi de la *villa* de Canisy) (8). Le Mont avait donc dû être confié par Salomon à l'un de ses compatriotes.

Quelques années plus tard, les miracles d'un saint champenois, Frodobert, nous valent l'histoire d'un Laonnais, un certain Ratbert qui, ayant battu à mort sa mère au cours d'un incident de moisson, fut d'abord détenu pendant trois ans par l'archevêque de Sens, Egil (865-66 à 871), puis vint en pèlerinage « ad sancti Michaelis ecclesiam, eo loci qui ad duas tumbas ex antiquo vocatur » (9). De là il gagna Rome (sous le pape Hadrien II, 867-872), puis, sur les exhortations du pape, revint au Mont, et ne trouva finalement la guérison de l'infirmité dont il avait été miraculeusement frappé qu'en vénérant, près de Troyes, la mémoire de saint Frodobert.

Nous avons insisté un peu longuement sur ces deux pèlerinages, les seuls certains avant la conquête normande, d'abord parce qu'ils ont été négligés de presque tous les historiens du Mont, et ensuite parce qu'ils permettent de saisir, dès cette époque, quelques-uns des traits durables du pèlerinage de saint Michel : large audience, bien au-delà des limites de la province ecclésiastique de Rouen, jumelage avec

(5) Voici, selon Vazquez de Parga, une statistique des pèlerins (étrangers seulement) attestés à Saint-Jacques, par période : 1^{er} siècle : 0 (au Mont : 2 ou 3) ; -- 2^e siècle : 1 (au Mont : 2) ; -- 3^e siècle : une quinzaine (au Mont : 10).

(6) *Itinerarium Bernardi et sociorum*, éd. T. Tobler, *Descriptiones Terrae Sanctae*, Leipzig, 1874, p. 85-99.

(7) Annales de Saint-Bertin, *anno* 867.

(8) *Chronique de Nantes*, éd. R. Merlet, Paris, 1896, chap. XXII, p. 68-72.

(9) Adson de Montier-en-Der, *Vita et Miracula S. Frodoberti*, éd. Migne, *P. L.*, CXXXIII, col. 616-617, § 31-32.

d'autres pèlerinages (Jérusalem, Rome et le Monte Gargano). Le Mont est déjà, si l'on peut dire, intégré à une tournée des grands sanctuaires.

Ensuite se placent deux récits mal datés et d'une qualité douteuse. C'est d'abord l'histoire confuse, attribuée par Dom Huynes à Baudry de Bourgeuil (10), du bouclier et de l'épée miniatures déposés au Mont par des insulaires « ultra Angliam, in remotissima quadam regione, cui praeerat rex Elga nomine », en souvenir d'un miracle (bien dans la spécialité du saint archange : il s'agissait de la mort d'un serpent dévastateur). Les porteurs de l'offrande, partis d'abord pour le Monte Gargano, auraient été, en route, miraculeusement déviés vers le Mont-Tombe. Le seul élément de datation est ce roi Elga : ne pourrait-on penser à Ælla de Northumbrie, mise à mort par les Danois en 867 ? Mais ce n'est qu'une hypothèse. Puis, sous Richard I^{er}, vient le récit, assez suspect aussi, de la translation de saint Sever, qui attribue la découverte du corp saint (à Saint-Sever - Calvados) à deux clercs de Rouen qui se rendaient au Mont « orationum gratia » (11). Le x^e siècle s'achève, vers 994, sur la venue au Mont-Saint-Michel du vicomte du Mans Raoul, de sa femme Godehelt et de son fils Raoul (12).

Pour le xi^e siècle, nous nous contenterons d'indications plus sommaires (13). Sur la route du Mont, nous rencontrons tout d'abord un infirme bavarois, Fraudebertus, qui, à l'aller comme au retour, fit halte à Saint-Vanne de Verdun, où l'on nota son passage (14). Puis, à en croire une source de fort médiocre aloi, c'est l'abbé Simon, de Saint-Ghislain en Hainaut, à la recherche des reliques d'un improbable saint Sulpice, qu'il aurait fini par découvrir à Livry, en Bessin (15). Vers 1015, c'est un comte d'Alémanie, Louis, qui prit au retour l'habit monastique et mourut à Saint-Pierre-le-Vif de Sens, où l'on conserva longtemps son épitaphe (16). Vers 1033-1040, le

(10) Dom Huynes, *Histoire générale de l'abbaye du Mont-Saint-Michel*, éd. Ch. de Beaurepaire (S.H.N.), t. I, p. 137-146 ; cf. aussi B. N., ms. franç. 18.947, f^o 201 r^o, n^o 48.

(11) Translation de saint Sever, éd. E.-A. Pigeon, *Texte français et latin des vies des saints du diocèse de Coutances et Avranches*, Avranches, 1892-93, 2 vol., t. II, p. 56-64.

(12) Ed. B. de Broussillon et P. de Farey, *Cartulaire de Saint-Victor au Mans*, Paris, 1895, n^o 1, p. 1 : « dum nuper montem S. Michaelis, causa orationis, cum conjugee... et filio... pelierim ».

(13) Nous continuerons cependant, en vue d'un aperçu sur le vocabulaire du pèlerinage, de relever en note les expressions caractéristiques de chaque texte.

(14) Richard de Saint-Vanne, *Sermo de vita et miraculis beatissimi Vitoni*, éd. H. Dauphin, *Le bienheureux Richard, abbé de Saint-Vanne*, Louvain, 1946, p. 373-375, § 11 : « ad montem S. Michaelis iter arripuit gralia orationis ».

(15) Sur ce texte, voir O. Larue, *Saint Sulpice dans l'ancien diocèse de Bayeux*, dans *Bull. Soc. Antiq. Norm.*, L, 1946-1948, p. 39-83, spécialement p. 43. Les indications chronologiques sont contradictoires, le saint est sans doute imaginaire, mais Simon, abbé de Saint-Ghislain — dont la réputation est d'ailleurs fort médiocre — mourut vers 1020 (E. de Moreau, *Hist. de l'Église en Belgique*, t. II, 2^e éd., 1947, p. 171). L'existence de contacts entre le Mont-Saint-Michel et le Hainaut à la fin du x^e siècle a été récemment relevée par Dom J. Laporte, *Gérard de Brogne à Saint-Wandrille et à Saint-Riquier*, dans *Rev. Bénédictine*, LXX, 1960, p. 142-166, à la p. 165. — Voici le libellé précis du texte : « ad Montem usque S. Michaelis proposuit tendere, orationis studio ».

(16) Annales de Saint-Pierre-le-Vif, éd. Duru, *Bibliothèque historique de Yonne*, t. II, 1863, p. 502 ; voir *ibid.*, p. 436, l'épitaphe composée par le moine Odorannus, et le commentaire de Mabillon, *Annales O.S.B.*, IV, p. 245. Le texte s'exprime ainsi : « orationis causa profectus est ad s. Michaelis Periculum ».

Cartulaire de Saint-Victor au Mans permet de connaître le pèlerinage d'un Manceau nommé Eude et de sa femme Hersendis (17). Puis, aux alentours de 1048, c'est le Vénitien saint Anastase qui se présente au Mont pour y prendre l'habit sous son compatriote Suppo ; mais, bientôt choqué du caractère simoniaque de celui-ci, il se retire en ermite à Tombelaine, puis gagne Cluny et l'Espagne (18). A une date inconnue du XI^e siècle, un paralytique, sans doute berrichon, nommé Maynier, visite successivement les sanctuaires de saint Eusitius à Bourges (19), de saint Pierre à Rome, du Mont-Saint-Michel, de Saint-Martin de Tours, de Bourges et de Rome à nouveau, avant de terminer sa carrière comme moine à Bourges (20). Vers 1096, une pauvre femme anonyme, en se rendant au Mont avec un groupe de compagnons, fait halte à Mortain sur la tombe de saint Guillaume Firmat (21). Enfin, entre 1096 et 1101, un seigneur flamand, possessionné en Angleterre, Arnoul de Hesdin, faisant route vers le Mont, reçut à l'abbaye de Saint-Pierre de Préaux, près de Pont-Audemer, l'hospitalité de l'abbé Geoffroy (22) ; peu après, il prit la croix et mourut en Terre-Sainte (23).

A ces pèlerins, tous connus par des documents extérieurs, un des petits recueils de miracles compilés au Mont et édités par Eugène de Beaurepaire permet d'ajouter deux cas très intéressants, du début du XI^e siècle. D'abord celui d'un Bourguignon anonyme qui, au retour, fit édifier dans son château une collégiale de douze chanoines dédiée au saint archange ; il y déposa, en souvenir de son pèlerinage, une pierre du Mont, que sa veuve renvoya plus tard. Toute cette histoire se place avant 1024 (24). Vers la même époque, un pèlerin italien ramena aussi chez lui une pierre du Mont, sans autorisation : il en fut miraculeusement puni et restitua dans la suite son larcin à deux moines du Mont, Vital et Bernard (25), qui s'en allaient au Monte

(17) *Cartulaire de Saint-Victor*, éd. citée, n° 5, p. 7 : « Odonem... cum propria uxore quondam s. Michaelis adisse limina ».

(18) *Vita Anastasii*, AA. SS., oct. VII, 2, p. 1137, § 3 : « ad mare Britannicum pervenit, ad locum qui Portus Herculis appellatur, qui et alio nomina ad Montem S. Michaelis in Periculo Maris dicitur ». Il n'est pas assuré qu'il s'agisse d'un vrai pèlerinage.

(19) Faut-il rappeler ici que ce saint périgourdin et berrichon a eu, semble-t-il, un culte à Alençon, sous le nom de saint Isige, et cela dès le XI^e siècle ? (cf. Jean Adigard des Gautries, dans *Bull. Soc. hist. et archéol. Orne*, LXXV, 1957, p. 7).

(20) *Miracula S. Eusitii*, éd. Ph. Labbe, *Nova bibliotheca mss.*, t. II, 1657, p. 463, § 1 : « antequam S. Eusitii locum reviseret, Montem S. Michaelis petiit ». Aucun élément chronologique dans le texte.

(21) *Vita S. Guillelmi Firmati*, AA. SS., Apr. III, p. 342, § 30 : « mulier pauperecula ad S. Michaellem cum sociis iter accelerans ».

(22) Cartulaire de Préaux, Arch. Eure, II 711, n° 445, f° 110 : « Hec definitio facta est coram Ernulfo de Hesdin, quem abbas Gaufridus hospitaverat, euntem ad S. Michaellem ». Sur les biens anglais du personnage, cf. *ibid.*, n° 468, f° 146.

(23) Sur la carrière anglaise, la croisade et la mort à Antioche de ce personnage, voir Charles Wendell David, *Robert Curthose duke of Normandy*, Cambridge (Mass.), 1929, p. 222, n° 9. — Nous ne tenons pas compte des donateurs dont le Cartulaire mentionne la venue au Mont, sans indiquer expressément leur intention d'y accomplir un pèlerinage.

(24) *Miracles du Mont-Saint-Michel*, éd. E. de Beaurepaire, dans *Mém. Soc. Antiq. Norm.*, XXIX, 1877, p. 880.

(25) Ces deux noms figurent dans la liste des moines vivant sous l'abbé Matnard, donc avant 1009, éditée par L. Delisle, *Mémoire sur d'anciens sacramentaires*, Paris, 1886, p. 390, ainsi que ceux des moines Hildemanus et Frotnmundus cités à propos de l'épisode précédent.

Gargano (26). Visiblement, les moines du Mont n'aimaient point que l'on débite leur rocher en reliques, bien que ce soit par ce procédé même que leur fondateur, saint Aubert, s'était, dit-on, procuré au Monte Gargano les reliques indispensables à la consécration de la nouvelle église.

Tout cela, certes, ne suffit pas à nous restituer les « innumerables utriusque sexus ac conditionis catervae » que décrit avec enthousiasme l'auteur des *Miracula* (27). Mais on voit bien que les pèlerins se recrutaient dans un très large rayon, de l'Italie à la Flandre, en passant par la Bavière, l'Alémanie, la Bourgogne, le Berry, le Maine, etc... C'est à ce trait, sans nul doute, qu'il faut attribuer l'exceptionnelle dispersion, dès le xi^e siècle, du patrimoine de l'abbaye dans le Maine, le Dunois, la Bretagne et bientôt (au xii^e siècle) la Lombardie (28). Et c'est ainsi qu'avant même l'apparition des « chemins de Saint-Jacques », du « camino frances » des textes espagnols (29), se traça, à travers toute la France de l'Ouest, le réseau des « chemins montais ». Nous en reparlerons plus tard avec quelque détail ; contentons-nous pour l'instant de noter que la première mention en remonte à 1025 et concerne une région déjà fort éloignée, celle de Vimoutiers, dans le Pays d'Auge (30). L'exemple du paralytique Maynier confirme la survie au xi^e siècle de ce circuit des grands sanctuaires, déjà établi au ix^e — Rome, Tours et le Mont —, et le voyage des moines Vital et Bernard au Monte Gargano indique qu'avant même la conquête de l'Apulie par les Normands, les deux grands pèlerinages de saint Michel conservaient des liens étroits. Le texte, si médiocre, sur les sujets du roi Elga indique peut-être une tentative de capter, au profit du Mont, un courant de pèlerins insulaires se dirigeant vers le Gargano, pratique dont le Mont, suffisamment célèbre, saura en général s'abstenir, mais que nous allons voir largement en honneur dans les autres sanctuaires normands qui cherchent à se frayer la voie du succès.

Saint-Ouen de Rouen. — Le pèlerinage de Saint-Ouen, bien oublié aujourd'hui, n'est connu que par une source unilatérale, mais fort vivante, les *Miracula Sancti Audoeni*, rédigés avant 1092 par le moine Fulbert et augmentés de quelques suppléments avant la fin du xi^e siècle. L'écrit a un caractère de propagande assez agressif et contient même un éloge de la Normandie qui conviendrait presque à nos brochures touristiques d'aujourd'hui : « Nous (Normands), nous jouissons de bienfaits divins : un climat tempéré, des terres fertiles, de douces forêts, une abondance de lait et de bétail, une paix absolue,

(26) *Miracles du Mont*, éd. citée, p. 883.

(27) *Ibid.*, p. 880.

(28) Cartulaire du Mont-Saint-Michel, cité, f^o 123 v^o et 131 v^o sqq.

(29) Première mention en 1110 : Vazquez de Parga, *ouvr. cité*, t. II, p. 12.

(30) « Secus viam qua Iur ad Montem S. Michaelis », diplôme de Richard II, août 1025, éd. Fauroux, *Recueil des Actes des ducs de Normandie (Mém. Soc. Antiq. Norm., XXXVI)*, Caen, 1961, n^o 36, p. 139.

sans nulle crainte d'incursions étrangères, et cela nous est donné par le Ciel, nous le proclamons, en raison des mérites de saint Ouen » (31). L'auteur ne manque pas, dans la suite, une occasion de relever malignement le trouble ou l'insécurité des autres régions, les misères qu'y endurent les pauvres pèlerins de la part d'habitants mal policés : quel beau repoussoir à cette paix normande, qui a d'ailleurs frappé bien d'autres auteurs plus impartiaux (32), et dont il fait honneur au seul saint Ouen de Rouen !

Saint Ouen était, beaucoup plus nettement que saint Michel, spécialisé dans la guérison des malades : c'était une piété moins désintéressée qui attirait ses pèlerins. Suivons Fulbert quand il nous décrit « de multis terrae partibus languentium catervas ». Le premier de ses héros est un paralytique de Rome, nommé d'ailleurs Romain, domicilié près de Sancta Maria ad Martyres et qu'une vision pousse à chercher à Rouen sa guérison ; il fait, à dos d'âne, la route de Rome à Rouen, est guéri et si bien miraculé qu'au lieu de son jargon romain, il se met, ô bonheur, à parler... normand ! (33). Puis ce sont deux paralytiques, qui attendaient vainement la guérison dans l'*atrium* de la basilique du Monte Gargano ; une vision les pousse vers la Gaule ; au passage à Rome, des Normands rencontrés leur chantent cet hymne à la gloire de la Normandie et de saint Ouen que nous rapportons voici un instant ; ils passent alors les Alpes ; mais à Paris, ville de perdition, on leur vole leur âne ; des marchands acceptent de les mener à Rouen par eau ; un miracle de saint Ouen leur apperte et la guérison, et la réapparition de l'âne (34). Un noble auvergnat, déçu par saint Martin de Tours, vient à Rouen avec ses *famuli* et est exaucé (35). La sœur d'un prêtre tourangeau, elle aussi trompée dans sa confiance en saint Martin, a, dans la basilique même de Tours, une vision qui la conduit à Rouen (36). Puis on nous cite un noble Bayeusain anonyme ; un habitant d'Andra en Apulie, guéri sur place par l'intercession de saint Ouen, dont les conquérants normands de sa ville lui ont parlé, et qui vient ensuite à Rouen par reconnaissance ; les parents d'un enfant blessé par un porc, qui voulaient aller à Rome, mais qu'une meilleure inspiration (et le meurtre de l'un d'eux par des voleurs en cours de route) conduit à Rouen ; enfin un adolescent originaire de Mézidon (Calvados) (37).

Deux traits apparaissent, à la lecture de cette énumération. D'abord le rôle des Normands d'Italie dans le développement du pèlerinage. Puis, et surtout, le talent avec lequel on s'entendit à

(31) *Miracula S. Audoeni*, AA. SS., Aug. IV^e p. 829, H, § 22.

(32) Nous songeons en particulier à Raoul Glaber, renseigné sur les affaires normandes par le témoin exigeant que fut saint Guillaume de Volpiano.

(33) *Miracula*, p. 826-828.

(34) *Ibid.*, p. 829-830. L'événement se place sous l'abbé Hildebert, mort en 1006. Ce miracle est paraphrasé par la *Neustria Pia*, p. 20, § 30.

(35) *Ibid.*, p. 830, § 27.

(36) *Ibid.*, p. 831, § 30.

(37) *Ibid.*, p. 836, § 56 ; — p. 838, § 5 ; — p. 839, § 8 et les chapitres omis par les *Acta* et édités par E. Vacandard, *Analecta Bollandiana*, XX, 1901, p. 169-170.

détourner au profit de saint Ouen des voyages de piété entrepris d'abord avec de tout autres intentions. D'une manière vraiment bien peu confraternelle, le saint, ou les Normands qui s'expriment en son nom, viennent capter des pèlerins dans les sanctuaires même des thaumaturges rivaux : au Monte Gargano, à Tours, dans l'église de Saint-Martin, sur la route de Rome enfin. Ces pratiques paraissent être celles d'une dévotion nouvelle qui cherche, un peu trop ingénieusement, à s'imposer.

Il y a d'ailleurs, en ce sens, plus significatif encore : il semble bien que les moines de Saint-Ouen aient tenté de créer à Rouen, sur l'actuel Mont-Gargan, un petit Mont-Saint-Michel fonctionnant à leur bénéfice exclusif. Dès le milieu du x^e siècle, un grand personnage, Raoul *Torta*, donna à Saint-Ouen « Montem S. Michaelis... super fluvium Rodhebec » (38), donation que confirma plus tard le duc Richard II ; et les *Miracula* de Fulbert nous exposent tout au long que, le quatrième jour avant l'Ascension (soit le dimanche précédent), les moines portaient à cette église de Saint-Michel le corps de leur saint patron et l'y exposaient toute la journée à la vénération des fidèles (39). Cela permet peut-être de mieux comprendre la rivalité entre Saint-Ouen et le Mont-Saint-Michel qui s'étale dans la seconde satire de Garnier de Rouen, écrite dans le premier tiers du xi^e siècle, et qui y culmine dans un dialogue sur les mérites respectifs de l'archange et de saint Pierre — premier patron de l'abbaye de Saint-Ouen (40). Nous évoquerons dans un instant les relations plus satisfaisantes qu'entretint le pèlerinage de saint Ouen avec celui de saint Vulfran, lors du séjour que firent les reliques de ce dernier saint à l'abbaye de Saint-Ouen en 1053.

Fécamp et Fontenelle. — La principale dévotion qui, au Moyen Age, attira les pèlerins à Fécamp, fut celle du Précieux-Sang ; elle n'existait pas encore au xi^e siècle : son premier témoin est Baudry de Bourgueil, qui visita l'abbaye par trois fois, entre 1107 et 1120 (41). Mais, à cause des reliques qui y étaient conservées et des faits miraculeux qui se rattachaient aux premiers temps de sa restauration, Fécamp fut cependant très tôt un centre de pèlerinage. Si les *Miracula* latins qui relataient les grâces obtenues par ces pèlerins ont, semble-t-il, péri entièrement, un manuscrit de Madrid, encore inédit (mais dont un érudit finlandais, Oskari Kajava, a donné une bonne analyse),

(38) *Recueil des Actes des Ducs de Normandie*, éd. Fauroux, n^o 53, p. 172.

(39) *Miracula S. Andeoni*, p. 831, § 3 et 15. On trouvera, sur ce Mont Gargan de Rouen, quelques idées justes, mêlées à beaucoup de considérations fantaisistes, dans Henri Douteville, *La mythologie française*, Paris, 1918, p. 68.

(40) Seconde satire de Garnier de Rouen, éd. L. Musset, *Revue du Moyen Age latin*, X, 1954, p. 259-266 (cf. le commentaire, *ibid.*, p. 256-257).

(41) On consultera à son sujet l'esquisse de Dom Gaston Lecroq, *La légende du Précieux-Sang*, dans *Annuaire des Cinq dép. de la Normandie*, CX-CXI, 1949-50, p. 37-67 et l'article de René Herval, *En marge de la légende du Précieux-Sang*, dans *L'Abbaye bénédictine de Fécamp. Ouvrage scientifique du XIII^e centenaire*, t. I, Fécamp, 1959, p. 105-126 et 359-361.

en conserve une intéressante transposition en vers français du XIII^e siècle (42). Parmi les miraculés, on relève donc un prébendier de Saint-Vaast d'Arras ; un prêtre flamand anonyme ; un autre Flamand nommé Vernouf ; un habitant de Mantes, Osmont, et sa femme, Marie ; enfin une femme de Bayeux. Tous ces épisodes paraissent antérieurs à la nouvelle consécration de l'église faite sous l'abbé Guillaume de Rots le 17 juillet 1099. Comme on le voit, il s'agit d'une clientèle locale, ou du Nord de la France, en tout cas beaucoup plus limitée que celle des sanctuaires précédemment étudiés. Sauf quelques traits de mœurs, dont on reparlera plus loin, nous ne savons rien de plus de ce pèlerinage.

En Haute-Normandie, un dernier saint attirait encore les pèlerins, saint Vulfran ; mais son rôle paraît avoir été assez limité dans le temps. Le peu que l'on en sache vient d'un recueil de Miracles excellemment édité par Dom Jean Laporte (43). Les pèlerins connus se répartissent en deux groupes. L'un visite les reliques du saint durant leur séjour à Saint-Ouen de Rouen en 1053 : une femme de *Sezanna nico* (Sézanne, en Champagne ? ou Saône, en Caux ? on ne sait trop) qui, pour retrouver la vue, avait visité « multa sanctorum limina » ; une autre femme, du pays de Rouen, qui avait eu un accident au retour d'un pèlerinage à Saint-Denis en France. Le second afflue à Fontenelle même, quand les reliques y furent rentrées ; il comprend une majorité de voisins immédiats de l'abbaye, mais aussi une femme rouennaise, un jeune garçon des faubourgs de Rouen (qui continuera d'ailleurs sa route vers Fécamp), de nombreux paysans du pays de Caux, un Parisien contrefait, un maniaque natif d'Aizier. A divers indices, on soupçonne que cette dévotion fut comme un pèlerinage d'appoint, plus que comme un foyer de dévotion vraiment indépendant (44).

Coutances. — Un tableau complet doit enfin tenir compte des pèlerins attirés par la cathédrale de Coutances et sur lesquels nous documente un recueil de *Miracula* de la fin du XI^e siècle (45). Outre plusieurs fidèles dont l'origine n'est point précisée, il montre, venant à Coutances, un enfant paralytique de Saint-Pair-sur-Mer ; un groupe de paroissiens d'Isigny-sur-Mer (diocèse de Bayeux) conduits par leur curé ; une fille miraculeusement guérie par l'intercession de la

(42) Oskari Kajava, *Etudes sur deux poèmes français relatifs à l'abbaye de Fécamp*. Helsinki, 1928, p. 61-72. (D'après le ms. franç. 9446 de la Bibl. Nat. de Madrid).

(43) *Inventio et Miracula S. Vulfranni*, éd. Dom J. Laporte, dans *Mélanges S.H.S.*, XIV^e série, 1938, p. 7-87 ; les pèlerinages étudiés sont mentionnés § 42, p. 60 et § 43, p. 61, puis § 53, p. 66, § 68 et 60, p. 78.

(44) La dévotion à saint Vulfran apparaît complémentaire dans plus d'un cas de celle à saint Ouen, dans un de celle à saint Denis et une fois un pèlerin venu de Rouen visite ensuite Fécamp, où Vulfran jouissait également d'un culte (§ 53, p. 67).

(45) Éd. E.-A. Pigeon, *Hist. de la cathédrale de Coutances*, EBEC, p. 367-383. Presque tous ces miracles datent de l'épiscopat de Geoffroy de Montbray (1048-1094), mais quelques-uns sont du temps du roi Henri 1^{er}. Ils ont été compilés par un chanoine Jean, fils du chambrier de l'évêque, neveu d'un autre chanoine et frère d'un archidiaque.

Vierge au pays d'Amiens ; un noble breton malade, venu avec sa femme et ses fidèles ; une femme contrefaite d'Agon ; une mendicante du Mont-Saint-Michel qui s'était ensuite établie à Orval ; une Bretonne aux pieds malades et un Breton sourd-muet ; une folle de Bayeux ; un chevalier du Cotentin longtemps captif des Bretons ; une Avranchinaise enfin. On voit que le rayonnement du sanctuaire dépassait largement les limites du diocèse, et que la Vierge de Coutances était surtout invoquée pour la guérison de diverses affections nerveuses. L'un des pèlerinages, accompli en corps par tout un groupe de paroissiens, est expressément présenté comme une réplique à la procession statutaire de Pentecôte accomplie à Notre-Dame de Bayeux (46) ; celui de l'Amiénoise paraît lié aux cérémonies du Carême. La paralytique d'Agon est portée dans l'église à tous les jours de fête devant la statue de la Vierge, jusqu'à guérison. On notera que, par deux fois, Notre-Dame de Coutances enlève ses fidèles à Notre-Dame de Bayeux, en faisant preuve d'une plus grande efficacité ; et aussi que, sous une forme indirecte, Coutances soutire une partie de la clientèle normale du Mont-Saint-Michel en Avranchin, en Bretagne et jusqu'au Mont lui-même. Une des miraculées bretonnes continua ensuite sa route et visita deux fois Jérusalem.

Ainsi, les cinq centres de pèlerinage connus en Normandie au XI^e siècle ont chacun leur physionomie propre, leur rayon d'action, leurs méthodes de recrutement. Sauf peut-être Fontenelle, où la dévotion à saint Vulfran s'appuie à la fois sur Rouen et sur Fécamp, ils apparaissent concurrents plutôt que complémentaires.

II^e PARTIE

LES PÈLERINS NORMANDS HORS DE NORMANDIE

La recherche, en ce domaine, sera nécessairement encore plus fractionnée que jusqu'à présent : il n'a jamais été composé de recueils relatifs aux pèlerins normands, et c'est seulement au hasard de la lecture de sources extrêmement variées que quelques faits peuvent être colligés. Ils n'en forment pas moins un ensemble assez cohérent pour autoriser une étude d'ensemble, préliminaire de dépouillements plus approfondis.

Avant 911. -- Nous avons pu réunir une dizaine de documents relatifs à des visites d'originaires de notre province à Rome avant la conquête normande (47). Mais la majorité appartient plutôt à

(46) Sur ces processions de Pentecôte, voir l'aperçu de J.F. Lemarignier, dans *Settimane ...di Spoleto*, IV, 1956. *Il monachesimo*, p. 482.

(47) Sur les plus anciens pèlerinages occidentaux à Rome, renvoyons une fois pour toutes à Joseph Zettinger, *Die Berichte über Rompilger aus dem Frankenreiche bis zum Jahr 800*, Dissertation Fribourg (Suisse), Rome, 1900 et à Kassius Hallinger, *Römische Voraussetzungen der bonifatianischen Wirksamkeit im Frankenreich*, dans *Sankt Bonifatius*, Fulda, 1954, p. 520-561, aux p. 338-599.

l'histoire de l'administration ecclésiastique qu'à celle des pèlerinages. Dès le VII^e siècle (48), on rencontre à Rome peut-être saint Wandrille (49), vers 639 ; sûrement son parent Godo, chargé de ramener des reliques et des livres vers 657-672 (50) ; enfin saint Ouen et saint Saëns, vers 676 (51). Au VIII^e siècle, ce sont l'archevêque Rémi, venu en 760 faire son voyage *ad limina* (52) ; Droctegang, abbé de Jumièges, envoyé en 762 ou 763 en mission diplomatique (53) ; enfin, presque en même temps un groupe de moines envoyés par l'archevêque Rémi pour suivre, à la demande du pape Paul I^{er}, l'enseignement de la *Schola Cantorum* et de son chef Siméon (54). Mais il y eut au moins deux authentiques pèlerins : l'abbé Austrulfus de Fontenelle, sans doute peu après 752, qui mourut au retour au monastère de Saint-Maurice d' Agaune, en Valais (55) ; puis son disciple, le reclus Harduinus, de Fontenelle également, qui gagna Rome vers 790 « orationis ac visitationis gratia locorum... sanctorum » (56). On hésite à joindre des noms du IX^e siècle à cette liste, en dehors des prélats, en visite régulière *ad limina* (57).

En Gaule même, deux centres surtout ont attiré les Neustriens : Saint-Germain-des-Prés à Paris et Saint-Martin de Tours. A Paris, nous trouvons deux femmes de l'Hiémois, l'une à l'époque mérovingienne et qui n'obtint rien (58), et l'autre, nommée Ermentrudis, au milieu du IX^e siècle (59) ; puis un jeune homme du Bessin, Hildemodus, au IX^e siècle (60) ; enfin, au printemps 887, alors que les Vikings assiégeaient Paris, une femme aveugle du Bessin y obtint la guérison (61). Après 911, on n'aperçoit plus de traces de cette grande popularité de Saint-Germain des Prés en Normandie. Le seul sanc-

(48) Il n'y a pas lieu de tenir compte d'un prétendu voyage du VII^e siècle, celui de saint Senier d'Avranches (AA. SS., sept. V, 780 sqq.) : c'est une simple transposition de celui d'un héros de Grégoire de Tours, le reclus Hospicius.

(49) Seule en parle la vie interpolée : AA. SS., jul. V, p. 275.

(50) AA. SS., jul. V, p. 276 ; — *Gesta Sanctorum patrum Fontanellensis coenobii*, éd. Lohier et Laporte, (S.H.N.), Rouen, 1936, p. 9-10 : « nepotem suum Godonem ad urbem Romuleam propter pignora beatorum apostolorum ac martyrum... misit ».

(51) AA. SS., aug. IV, p. 808 et 817 ; cf. *Analecta Bollandiana*, V, 1886, p. 131 ; M.G.H., SS. rev. Merov., V, 559.

(52) M.G.H., *Epistolae Merov. et Karol. aevi*, I, p. 519, n° 19.

(53) *Liber Pontificalis*, éd. L. Duchesne, t. I, p. 441.

(54) P.J., LXXXIX, col. 1.187 = JAFFÉ, n° 2.371, p. 282.

(55) *Gesta*, éd. Lohier et Laporte, p. 77-78 : « accensus igne divini amoris, partibus Romuleae urbis ad limina beatorum Petri et Pauli iter disposuit ».

(56) *Ibid.*, p. 90.

(57) Nous n'osons compter parmi les pèlerins de notre province à Rome le mystérieux Salomon « de villa nominata Dusgemella » qui, sous Charles le Chauve, aurait visité en pèlerinage pénal Rome, puis Blangy (près de Théroutanne), selon les *Miracula S. Bertae*, AA. SS., vol. II, p. 54. Rien n'assure qu'il s'agisse de Deux-lumeaux (Calvados, cant. Isigny-sur-Mer), ni même que les événements aient quelque réalité : ni l'évêque diocésain du criminel, Boniface, ni celui de Blangy, Lantogisus, ne sont identifiables.

(58) AA. SS., Mai VI, p. 775, § 33 (*Vita S. Germani episcopi Parisiensis*).

(59) *Translatio S. Germani Parisiensis*, éd. *Analecta Bollandiana*, II, 1883, p. 91 § 33.

(60) *Ibid.*, p. 95, § 34.

(61) Abbon, éd. Waquet, p. 92, v. 355-357, W. Vogel, *Die Normannen und das fränkische Reich*, Heidelberg, 1906, p. 336, n° 2, a conjecturé que cette femme anonyme était venue du Bessin avec l'armée des Vikings ; rien ne l'indique dans le texte.

tuaire parisien qui reste fréquenté — bien peu — paraît être alors Saint-Denis, où une Rouennaise, plus tard guérie par saint Vulfran, vint peu avant 1053 (62).

Sur Tours, c'est naturellement à Grégoire de Tours et à son *Liber de virtutibus sancti Martini* que remonte notre information pour la période pré-normande. Elle concerne donc, tout entière, le VI^e siècle. Il a rencontré, sur la tombe de l'apôtre des Gaules, d'abord un ivrogne du Bessin, conduit par ses parents ; une Lexovienne, appelée Paula, qui cherchait la guérison de sa cécité ; un Avranchiniais également aveugle ; enfin un paysan du Bessin, Silluvius, guéri après quinze années de folie (63).

Le XI^e siècle. — En voyageurs aventureux qu'ils étaient, les Normands du XI^e siècle paraissent avoir fréquenté de préférence des pèlerinages lointains, dans la France du Midi, en Italie et en Terre-Sainte. Même Saint-Martin de Tours n'a dû être pour eux qu'une étape sur la route de destinations plus reculées, et, comme telle, n'est pas mentionné dans nos sources comme but de pèlerinage indépendant.

Parmi les pèlerinages chers aux Normands, il faut à coup sûr placer au premier rang Saint-Gilles, dans l'actuel département du Gard. Vers 1050-1057, c'est d'abord l'aventure assez piquante de ce prêtre du Sap, Anseredus, telle que la rapporte Orderic Vital (64) : voulant s'enfuir avec sa petite amie, il décide de l'emmener à Saint-Gilles et se joint à un groupe de pèlerins qui s'y dirigeaient ; mais, trompé par un faux rendez-vous, il est tué par l'amant de la belle ! Puis, en 1083, c'est un seigneur important de la Normandie moyenne, Guillaume Pantoul, que nous retrouverons bientôt sur la route de l'Apulie : en échange des églises de Noron-l'Abbaye, près de Falaise, il se fait donner par les moines de Saint-Evroul 16 livres roumois « ad ineundum iter sancti Egidii » (65). En 1093 trois chevaliers normands qui s'en allaient prier à Saint-Gilles se firent héberger, au passage à Tours, par l'abbaye de Marmoutier, et lui firent diverses donations ; c'étaient trois vassaux de Richard de Courcy, dont son sénéchal, Guillaume du Fresne (66). On rencontre encore, en parlance pour Saint-Gilles, un moine normand de Cantorbéry, connu par la

(62) Voir ci-dessus, notes 43 et 44.

(63) Grégoire de Tours, *Liber de virtutibus S. Martini*, éd. M.G.H., SS. res. Merov., t. I ; livre II, § 53, p. 627 ; § 54, p. 627 ; — livre III, § 19, p. 637 ; — livre IV, § 22, p. 655. Les deux miracles concernant le Bessin ont été récemment commentés par le R. P. Michel Degroult, *Notes d'histoire martinienne dans le Bessin, dans le Courrier de Mondaye*, n° 67, 1961, p. 5, et les autres miracles normands *ibid.*, p. 16-17. Le voyage de l'Avranchiniais peut s'expliquer par la ferveur martinienne de l'évêque Léodovalt, attestée par un autre récit de Grégoire de Tours *Ibid.*, II, § 36, p. 622.

(64) Orderic Vital, éd. A. Le Prévost, tome II, p. 44 : « cum quibusdam peregrinis ad S. Egidium euntibus ».

(65) *Ibid.*, t. II, p. 428.

(66) Arch. dép. Orne, H 2008 : « quidam Normanni milites qui causa orationis ibant ad S. Egidium ».

correspondance de saint Anselme (67), puis, entre 1101 et 1146, un certain Robert Baolt qui vendit à l'abbaye de Préaux, lors de son départ, une terre valant 8 sous (68). On voit que Saint-Gilles paraît avoir été un but de pèlerinage fort populaire dans la Normandie moyenne, et spécialement dans le diocèse de Lisieux. Et cependant les recueils de *Miracula* conservés, et assez détaillés, qui font état de pèlerins fort exotiques (jusqu'à des Danois), ne mentionnent aucun Normand.

Au XII^e siècle, Saint-Gilles du Gard se trouva, dans des circonstances assez curieuses, victime d'une de ces captures de pèlerinages déjà mentionnées, au bénéfice de Saint-Gilles en Cotentin, à l'ouest de Saint-Lô. Les faits sont connus par Robert de Torigni, qui rapporte sous l'année 1164 (69) qu'un roturier du Beauvaisis, ayant eu une vision de saint Gilles, trouva en labourant une croix de fer : sur sa demande s'il devait la porter à Saint-Gilles de Provence, le saint lui répondit que ce n'était pas là, mais à Saint-Gilles de Cotentin « où repose mon corps » qu'il devait aller. Il s'exécuta, et beaucoup de miracles eurent lieu en ce dernier endroit. On sait que Saint-Gilles près Saint-Lô resta au moins jusqu'à Louis XI un pèlerinage assez fréquenté (70).

Le cas de Sainte-Foy de Conques est assez analogue à celui de Saint-Gilles. Les rapports de la Normandie avec ce sanctuaire du Rouergue furent, si l'on en croit le *Liber Miraculorum sancte Fidis*, noués au début du XI^e siècle par Béatrice, sœur de Richard II et un moment vicomtesse de Turenne (dép. Corrèze) ; elle fut la protectrice des pèlerins limousins qui allaient à Conques et étaient maltraités par un vassal de son mari (71). On peut supposer qu'elle parla à son frère de cette dévotion. En tout cas, peu après, l'intercession de sainte Foy aurait sauvé d'une grave maladie la femme de l'un des principaux seigneurs normands, Roger I^{er} de Tosny. Par reconnaissance, celle-ci voulut aller à Conques ; mais, craignant que son mari ne soit tué en route par des bannis normands, elle y renonça et construisit sur ses terres une église dédiée à sainte Foy, au lieu alors appelé Castillon et qui prit dans la suite le nom de Conches, équivalent de Conques (72). Vers la même époque, Gautier I^{er} Giffard, seigneur de Longueville-sur-Scie, aurait pris la tête d'un pèlerinage à Conques ; le certain est qu'en 1093 Gautier II Giffard fonda à Longueville un prieuré clunisien qu'il dédia à Sainte-Foy (73). Ce

(67) S. Anselme, éd. Schmitt, lettre 188 ; Anselme interdit ce départ au nom de la stabilité monastique.

(68) Arch. dép. Eure, H 711, n^o 378, f^o 122 r^o : « Robertus Baolt pergens ad S. Egidium... ».

(69) Robert de Torigni, *Chronique*, éd. L. Delisle, t. I, p. 351.

(70) L. Delisle donne quelques références *loc. cit.*, p. 351, note 2.

(71) *Liber Miraculorum S. Fidis*, éd. Bouillet, Paris, 1897, p. 109-111.

(72) *Ibid.*, p. 128-130.

(73) A. Bouillet et L. Servières, *Sainte Foy vierge et martyre*, Rodez, 1900, p. 251. Sur la fondation du prieuré de Longueville, voir l'introduction de P. Le Cacheux à son édition des *Chartes du prieuré de Longueville*, Rouen, 1931, spécialement p. XII.

prieuré devint rapidement à son tour un centre de pèlerinage ; il reçut dans les premières années du xii^e siècle la visite de Turoid, évêque de Bayeux déposé en 1107 et devenu moine du Bec (74). Ainsi les Normands, pourvus de deux sanctuaires illustres de Sainte-Foy, se trouvèrent dispensés de visiter Conques. Il est remarquable que nous trouvions aux origines des deux sanctuaires normands des barons liés aux plus grandes entreprises lointaines de la chevalerie du xi^e siècle : les Tosny guerroyèrent en Italie et en Espagne (et spécialement Roger I^{er}, le fondateur de Conques) ; le beau-frère de Gautier II Giffard périt à la Première Croisade (75).

Le pèlerinage de Saint-Léonard-de-Noblat, en Limousin, n'a eu, à notre connaissance, qu'un seul fidèle Normand au xi^e siècle, Guillaume de la Ferté-Macé, qui fit au retour une station et une donation à l'abbaye de Saint-Julien de Tours (76). Il est probable que les six chevaliers qui attestèrent sa charte l'avaient accompagné à Saint-Léonard ; l'un d'entre eux, Wigo de Marra, prit ensuite part à l'un des derniers pèlerinages à Jérusalem avant la Première Croisade (77). On remarquera que le passage de ce groupe à Tours est de 1093 : il coïncide donc avec celui des trois vassaux de Richard de Courcy qui se rendaient à Saint-Gilles ; peut-être les deux troupes firent-elles en partie chemin commun. Il est en tout cas digne d'intérêt d'observer que l'église de Courcy devint, à une époque plus récente du Moyen Âge, et jusqu'à nos jours, le siège d'un petit pèlerinage de saint Léonard. Ce ne saurait être une pure coïncidence.

On sera peut-être surpris de n'avoir pas entendu encore citer de pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle. C'est qu'à notre connaissance aucun Normand ne s'y est intéressé avant le xii^e siècle. Le recueil monumental de Vasquez de Parga ne cite absolument aucun Normand, et, pour notre part, le premier que nous ayons rencontré est un certain Guillaume Wanescrot qui, sous l'abbé Richard (soit entre 1131 et 1146) vendit à l'abbaye de Préaux sa terre de Réel « quando ad S. Jacobum perrexit » ; plus tard le même personnage partit pour Jérusalem et fit une autre donation (78). Ce retard à participer à l'un des plus grands pèlerinages de la chrétienté est assez curieux, alors que dans la Bretagne voisine, dès 1093, Saint-Jacques est cité comme une destination aussi normale que Rome pour les

(74) *Miraculum S. Fidis*, éd. A. Poncelet, *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae*, Bruxelles, 1910, app. XI, p. 530-532. Le voyage de Turoid se fait en compagnie d'un certain Guirardus Giffardus, évidemment apparenté au fondateur de Longueville.

(75) Le rôle des Tosny est trop célèbre pour qu'il soit besoin de références ; — sur Anselme de Ribémont, beau-frère de Gautier II Giffard, cf. Le Cacheux, *op. cit.*, p. XV.

(76) Bibl. Nat., ms. lat. 5.143, p. 80 ; éd. abbé L.-J. Denis, *Chartes de Saint-Julien de Tours*. Le Mans. 1912. T. I. : « *Hmlna S. Leonardi inde rediens* » ; cf. Orderic Vital, t. II, p. 150.

(77) Denis, *Chartes de Saint-Julien de Tours*, t. I, n° 51 ; ou J. APPERT et P. BERNIER, *Essai sur le prieuré de la Ferté-Macé* dans *Rev. catholique de Normandie*, 1, 1892, p. 327 ; cf. Ch. H. Haskins, *Norman Institutions*, p. 80, note 54 et C. W. David, *Robert Curthose*, p. 228, n° 46.

(78) Arch. dép. Eure H 711, n° 321 et 322, f° 108 v°.

pèlerins (79), et qu'en Normandie même des départs pour l'Espagne - mais de caractère militaire - sont cités à plusieurs reprises dès le XI^e siècle. S'agirait-il d'une répugnance marquée ? La chose est d'autant plus digne d'examen qu'aucune église normande de première importance n'est dédiée à saint Jacques.

En revanche, les sanctuaires traditionnels de Rome et de Jérusalem jouissaient toujours d'une faveur immense. A Rome, nous trouvons d'abord les traces matérielles incontestables du passage des pèlerins normands : le trésor de monnaies du XI^e siècle trouvé en 1843 à Saint-Paul-Hors-les-Murs, déposé pièce à pièce par les pèlerins entre 1047 et 1060, comportait, parmi des pièces allemandes, anglaises, italiennes et hongroises, un lot de monnaies de Rouen ; il en va de même des pièces trouvées récemment dans les fouilles de Saint-Pierre de Rome (80). Puis nous avons toute une série de textes : celui, déjà cité, des Miracles de saint Ouen, qui montre un couple, partant pour Rome, mais finalement dévié vers Saint-Ouen (81) ; un récit des Miracles de saint Vulfran rapporte l'histoire d'un Romain qui hébergeait chez lui des pèlerins normands : étant tombé malade, ses hôtes lui conseillèrent d'invoquer saint Vulfran, et il guérit (82). En 1063, deux habitants de Pont-Saint-Pierre, en Vexin, Germond et sa femme Bersendis, partent à Rome demander des enfants par leurs prières, en laissant leurs biens à l'abbaye de la Trinité de Rouen (83). Enfin, dans les toutes dernières années du XI^e siècle, le prieur de Héauville, dépendance de Marmoutier proche de la Hague, donna une mule à un bienfaiteur de sa maison, Hugues de l'Île, seigneur normand de l'île de Wight ; celui-ci la transmet sur le champ à son frère Roger, qui partait pour Rome (84). Nous laissons de côté tous les voyages *ad limina* de prélats normands.

Au-delà de Rome, les Normands fréquentèrent assurément le Monte Gargano et Saint-Nicolas de Bari. Au Gargano, nous connaissons, tout au début du XI^e siècle, les deux moines du Mont-Saint-Michel, Bernard et Vital, signalés par un recueil de Miracles du Mont-Saint-Michel (85). Leur voyage permet de réfuter l'argument d'Einar Joranson, qui supposait que l'existence du Mont-Saint-Michel rendait inutile pour les Normands le pèlerinage du Gargano et,

(79) *Cartulaire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé*, éd. L. Maitre et P. de Berthou, Paris, 1896, n° LXXIX, p. 190 : « si autem voluntas eundi ad S. Petrum, vel ad S. Jacobum, vel alias in longinquam regionem, sauctorum orationes mee mentis occurrerit... ».

(80) Voir, en dernier lieu, J. Lafaurie, *Le trésor monétaire du Puy*, dans *Rev. Numismatique*, 1952, p. 59-169, p. 117-118, n° 26.

(81) *Miracula S. Audoeni*, AA. SS., Aug. IV, p. 839, § 8.

(82) *Miracula S. Vulfranni*, AA. SS., Mars III, p. 151, § 12 : « quidam peregrini a Normania profecti ».

(83) *Cartulaire de l'abbaye de la Sainte Trinité du Mont de Rouen*, éd. A. Deville, Paris, 1841, p. 452, n° CVIII : « Romam, orationis causa, pergens, eo quod steriles erant ». On notera que Pont-Saint-Pierre était l'un des principales seigneuries des Tosny, ces infatigables voyageurs.

(84) Ed. L. Couppey, *Encore Héauville*, dans *Rev. catholique de Normandie*, X, p. 43-438 : « mulam ..quam ipse dedit fratri suo Rotgerio Romam ituro ».

(85) Voir ci-dessus, notes 25 et 26.

partant, voulait nier tout rôle de ce dernier sanctuaire aux origines des entreprises normandes en Italie du Sud (86). On sait en effet que l'une des traditions qui s'affrontent au sujet de cette conquête (celle que représentent les *Gesta Willelmi Giscardii* de Guillaume d'Apulie et la chronique de Carpineto) allègue la présence d'un groupe de pèlerins normands au Gargano en 1017, quand Melès de Bari, révolté contre les Byzantins, cherchait des mercenaires. Il est fort probable que, parmi les cinq ou six personnages cités par les chartes normandes du XI^e siècle comme partis pour l'Apulie, quelques-uns ont été des pèlerins, et non uniquement des guerriers (87).

Le pèlerinage de Bari ne commença évidemment à se développer qu'après la grande translation des reliques de saint Nicolas, de Myre à Bari, en 1087, et l'on n'y connaît guère qu'un pèlerin normand, Guillaume Pantoul (déjà cité dans cette étude comme pèlerin de Saint-Gilles), qui y fit deux voyages et en ramena des reliques avec lesquelles il dota son prieuré de Noron, près de Falaise (88). Le culte de saint Nicolas fut également naturalisé à Pont-Saint-Pierre, en Vexin, à une date inconnue du XI^e siècle, par les Tosny, qui avaient pu le ramener personnellement d'Apulie (89).

À Jérusalem enfin, dès avant la Première Croisade, les Normands venus à des titres divers sont nombreux. Le premier connu paraît être ce Dreux, accompagné, dit Orderic Vital, de cent chevaliers (le chiffre sent la légende), qui fit au retour, en 1017, escale à Salerne, et y aurait été embauché — selon la version salernitaine des origines de l'Italie normande — par Mèlès de Bari (90). Plus sûr est le grand pèlerinage fort de 700 hommes, nous dit-on, organisé, par voie de terre, en 1026, par Richard de Saint-Vanne aux frais de Richard II de Normandie ; nous connaissons un Bayeusain, nommé Hubert, qui y prit part, et fit étape à Verdun (91). En 1035, c'est l'illustre expédition du duc Robert le Magnifique, qui mourut à Nicée, sur la route du retour. En 1056, les Miracles de saint Vulfran signalent, dans un groupe de 300 pèlerins en difficulté sur la mer au cours du voyage de retour, un noble Normand nommé Ansfridus qui enseigne à ses

(86) Einar Joranson, *The inception of the career of the Normans in Italy. Legend and History*, dans *Speculum*, XXIII, 1948, p. 353-396.

(87) Ce sont : Radulfus filius Aveniæ, personnage des environs de Routot, vers 1040 (Fondation de Saint-Léger de Préaux, *Neustria Pia*, p. 521) ; — Hellouin de Fierville-en-Bessin, vers le milieu du XI^e siècle (Pancarte de Saint-Etienne de Fontenay, Caen, coll. Mancel, ms. 120, f^o 22 v^o) ; — Néel fils Constantin (Pancarte de la collégiale de Cherbourg, éd. Fauroux, *Actes des ducs de Normandie*, p. 431), en Cotentin, vers la même époque ; — Hugues fils d'Olivier du Mesle-sur-Sarthe en 1094 (Cartul. de Saint-Martin, copie, Arch. dép. Orne H 938 I, f^o 51 v^o, n^o LXXXIV) ; — enfin Raoul Malregart, cité dans un acte de 1122 (Cartul. du Mont-Saint-Michel, ms. Avranches 210, f^o 37 v^o). Les sources narratives permettraient d'allonger sensiblement cette liste.

(88) Orderic Vital, éd. Le Prévost, t. II, p. 431-432 et 433.

(89) *Miracula S. Nicolai in Normannia*, dans *Catal. codd. hagiogr. lat. B. Nat. Paris*, II, p. 405-432 ; commentaire (pas toujours très sûr) de l'abbé Ch. Guéry, *Origine du culte de saint Nicolas en Normandie*, dans *Rev. catholique de Normandie*, XXXI, 1922, p. 65-72.

(90) Orderic Vital, éd. Le Prévost, t. II, p. 53-54.

(91) Hugues de Flavigny, éd. Pertz, M.G.H., SS., VIII, p. 353 ; cf. H. Dauphin, *Le bienheureux Richard, abbé de Saint-Vanne*, Louvain, 1946, p. 272 et suiv.

compagnons d'infortune les vertus de saint Vulfran et de saint Nicolas (92). A une date incertaine, mais voisine, le même Ansfridus, fils d'Osbern, cède à l'abbaye de Fécamp sa terre d'Ourville-en-Caux, lors de son départ pour Jérusalem (93). Et une charte de la Trinité du Mont de Rouen prouve que le père de cet Ansfridus, Osbern d'Eu, avait renoncé au début du XI^e siècle à ses fonctions de vicomte pour devenir moine à Jérusalem (94) : voilà un lignage bien fermement attaché à la Terre Sainte.

En 1057-1058 eut lieu le voyage de l'abbé démissionnaire de Saint-Evroul, Thierry de Mathonville, qui partit de Sées le 29 août 1057, fit route par la Hongrie et Antioche, puis, de là, par mer, gagna Jérusalem ; il mourut sur la voie du retour à Chypre le 1^{er} août 1058. On connaît trois de ses compagnons de route normands : Herbert, moine de Saint-Evroul (qui fit demi-tour à Lattaquié) ; Guillaume Bonne-Ame, fils d'un évêque de Sées, futur abbé de Caen et archevêque de Rouen ; enfin un parent des Toesny, Ansgot, qui était depuis quelque temps déjà prieur d'un hospice (*Xenodochium*) pour pèlerins sur la frontière de Bavière et de Hongrie, sans doute à Melk en Basse-Autriche (95). En 1096 peut-être — mais la date n'est pas sûre — part Philippe de Briouze, qui confirme à son départ des donations antérieures à Saint-Florent de Saumur (96). Enfin, en 1099, au moment où la Croisade s'ébranle, un Normand, qui nous est déjà connu comme pèlerin de Saint-Léonard, Wigo de Marra, revient de Jérusalem et fait halte à Tours, à l'abbaye de Saint-Julien (97). La Première Croisade devait réunir un nombre considérable de Normands, à la suite de leur duc, Robert Courte-Heuse (98).

On voit, et cela n'est pas pour surprendre, que le pèlerinage de Jérusalem était surtout le fait de gens voyageant en groupes nombreux, fortement encadrés par des personnalités de premier plan, et qu'il attirait en particulier des clercs et des membres de la plus haute aristocratie.

Au total, par delà ces données trop dispersées, deux idées paraissent s'imposer. La première est qu'un petit nombre de pèlerins domine le monde des pèlerins du XI^e siècle et se retrouve sur toutes les routes. Arnoul de Hesdin va au Mont en 1096 et part ensuite

(92) *Miracula S. Vulfranni*, AA. SS., Mars III, p. 258, § 25. Ce « vir quidam non ignobilis, Ansfridus nomine » doit être le même que le suivant, dont le père était vicomte.

(93) *Bibl. Nat.*, coll. Moreau, ms. 21, f^o 26 r^o.

(94) *Cartul. de la Trinité du Mont*, éd. Deville, p. 147, n^o 22. Sur Osbern d'Eu et Ansfrid son fils, voir les références réunies par J. Adigard des Gautries, *Les noms de personnes scandinaves en Normandie de 911 à 1066*. Lund, 1954, p. 276, n^o 4 et p. 352, n^o 23.

(95) Orderic Vital, éd. Le Prévost, t. II, p. 63 et suiv. ; t. III, p. 211 et 160 ; cf. la dissertation de Mabillon, AA. SS., O.S.B., Sacc. VI, p. II, p. 127.

(96) Ed. P. Marchegay, *Chartes normandes de l'abbaye de Saint-Florent près Saumur*, dans *Mém. Soc. Antiq. Norm.*, XXX, 1880, p. 688, n^o 20.

(97) Voir les références données ci-dessus, note 77 : « rediens a Jerosolimitano itinere tempore profectonis Aquilonensium et occidentium ».

(98) Une liste des compagnons normands et mancaux du duc a été esquissée par G.W. David, *Robert Curthose*, p. 221-229 ; elle comporte 52 noms ; elle est très incomplète, notamment pour les noms qui ne sont cités que par des sources diplomatiques, dont nous nous proposons d'entreprendre prochainement la publication

en Terre Sainte ; Guillaume Pantoul fréquente et Saint-Gilles et, par deux fois, Bari ; Wigo de Marra revient de Saint-Léonard en 1093 et de Jérusalem en 1099 ; plus tard Guillaume Wanescrot visite successivement Compostelle et Jérusalem. C'est déjà ce que nous constatons, en sens inverse, pour les pèlerins visitant les sanctuaires normands : beaucoup d'entre eux ont à leur actif plusieurs pèlerinages, entrepris ensemble ou à des époques différentes. Au-dessus de ces pèlerins de la moyenne noblesse, il y a aussi un groupe de magnats, avant tout les Tosny, que l'on retrouve sur tous les terrains de l'expansion normande, d'abord comme combattants en Espagne et en Italie du Sud, mais aussi comme pèlerins à Conques et à Jérusalem, peut-être à Bari ; et aussi la famille du vicomte Osbern d'Eu, si fidèle à Jérusalem durant deux générations.

Plus originale peut-être est une seconde constatation : l'effort tenace accompli par les Normands pour naturaliser chez eux, et capter à leur profit, les cultes de pèlerinage. La pratique remontait à la fondation du Mont-Saint-Michel par saint Aubert d'Avranches, et s'était poursuivie avec celle du Mont-Saint-Michel de Rouen. Elle culmina aux XI^e et XII^e siècles avec Saint-Gilles en Cotentin, Sainte-Foy à Conques et à Longueville, Saint-Nicolas à Pont-Saint-Pierre, et peut-être Saint-Léonard à Courcy (99). Seules restèrent à l'abri de ces annexions les dévotions majeures de la chrétienté, celles de Rome et de Jérusalem.

Pèlerins en transit. — Un bref appendice suffira à évoquer le cas des pèlerins étrangers ayant traversé la Normandie pour se rendre à un sanctuaire non normand. Il est peu intéressant et n'a pas laissé beaucoup de traces. Presque tous les exemples connus sont d'ailleurs antérieurs à 911. Ce sont ceux d'un prêtre breton qui passa par l'Hiémois à l'époque mérovingienne en se rendant à Saint-Germain-des-Prés (100) ; de l'Anglais saint Willibald, le futur évêque d'Eichstätt en Bavière, qui fit au début du XIII^e siècle étape à Rouen en allant d'Angleterre à Rome et au Mont Cassin (101) ; des Anglais (dont peut-être Tumberht, évêque de Lichfield) qui gravèrent leur nom sur l'autel du Ham, près de Valognes (102) ; et aussi de ceux

(99) Mais l'histoire des pèlerinages de Courcy est fort complexe. S'il faut en croire un récit mal daté (du XII^e siècle ?) de la fondation de l'abbaye de Saint-Pierre-sur-Dive, du vivant de Guillaume, comte d'Eu (donc au début du XII^e s.) une femme de Vaux-la-Campagne passa par Saint-Pierre alors que « orationis gratia Curceium properabat ». Ainsi le pèlerinage de saint Léonard fut sans doute précédé — ou doublé — par celui, non moins exotique, du martyr dauphinois Ferréol, dont le centre était sans doute non l'église paroissiale, mais l'oratoire castral (cf. A. de Caumont, *Statistique monumentale du Calvados*, t. II, v^o Courcy). Ce récit semble indiquer un début de capture de ce pèlerinage au profit de Saint-Pierre-sur-Dive (*Gallia Christiana*, XI, instr., col. 153 sqq., copie collationnée de 1521 : Bibl. Nat., ms. franç. 4899, p. 505-507).

(100) *Vita S. Germani Parisiensis*, AA. SS., Mai VI, p. 775, § 33.

(101) *Vita S. Willibaldi*, éd. Holder-Egger, M.G.H., SS, XV, 1, p. 91 ; la *Vita S. Richardi* (AA. SS., Fev. II, p. 75) qui présente le même épisode, n'en est qu'un démarquage de basse époque : cf. M. Coens, *Légende et miracles du roi saint Richard*, dans *Analecta Bollandiana*, XLIX, 1931, p. 353-397.

(102) J. Tardif, *Les graffites de l'autel de l'abbaye du Ham*, Soc. Nat. des Antiq. de France, Centenaire, vol. I, 1904, p. 423-429. Tumberht, s'il s'agit bien de lui, fut évêque de 841 à 844.

— très hypothétiques — qui, selon les Actes des Abbés de Fontenelle, auraient perdu en mer les manuscrits et les reliques trouvés à Portbail au milieu du VIII^e siècle (103). A l'époque ducale, nous n'avons guère à citer que l'Islandais Kari Sölmundarson, connu par la Saga de Njall, qui passa par la Normandie vers 1015 en allant d'Ecosse à Rome, puis à nouveau sur le chemin du retour (104), et la Bretonne Rigindua, qui visita la cathédrale de Coutances, et y fut guérie, en se rendant à Jérusalem (105).

On n'évoquera enfin que d'un mot le profit que tirèrent certaines abbayes normandes, aux relations fort étendues, du départ d'étrangers en pèlerinage lointain. C'est surtout le cas du Mont-Saint-Michel, dont le Cartulaire relate par exemple les donations d'un pèlerin breton partant pour Jérusalem ou d'un habitant du Dunois gagnant l'Espagne (106).

TROISIEME PARTIE

ATMOSPHERE ET MODALITES DES PELEPINAGES

A travers la monotonie des notations qui précèdent, on a sans doute déjà pu constater combien étaient variés les motifs qui poussaient les pèlerins à se mettre en route. Sans compter des pèlerins par ostentation — dont nous ferons mention tout à l'heure — il y a d'abord les gens sains de corps et d'esprit qu'entraînent uniquement des préoccupations pieuses. S'ils apparaissent en minorité dans nos sources, c'est peut-être parce que celles-ci sont avant tout des recueils de faits miraculeux qui, par définition, s'intéressent surtout aux malades et aux infirmes. Le contingent des pèlerins en bonne santé paraît spécialement important au Mont-Saint-Michel et, comme il est naturel, sur la route de Jérusalem (encore que le Bayeusain Hubert soit parti malade pour la Ville Sainte ; mais il fut guéri avant même d'être sorti de Bayeux). Saint-Ouen de Rouen n'attire guère que des infirmes ; infirmes et valétudinaires s'équilibrent à peu près à Fécamp. Outre des malades encore sous le coup de leur maladie, on rencontre aussi, fréquemment, des malades guéris s'acquittant d'un vœu (le Bavarois Fraudebertus au Mont-Saint-Michel, guéri dès son passage à Verdun, ou l'Italien d'Andra venu à Rouen après sa guérison sur place), voire des délégués de malades guéris, chargés de porter en leur nom une offrande au sanctuaire (comme ces pèlerins normands de Rome, chargés au retour par leur hôte romain guéri d'acheter de la cire pour saint Vulfran).

(103) *Gesta Sanctorum Patrum Fontanelleasis Coenobii*, éd. Lobier et Laporte, p. 10.

(104) Cf. Adigard des Gautries, *Noms de personnes*, p. 70, n° 6.

(105) *Miracula Constantiensis Ecclesiae*, cités ci-dessus note 45.

(106) Cartulaire du Mont-Saint-Michel, ms. Avranches 210, f° 13 v° et 57 v° ; il n'est pas sûr que le second personnage soit bien un pèlerin.

La variété des maladies alléguées est naturellement infinie et mériterait une étude médicale. Parmi les plus fréquemment citées figurent, dès l'époque franque, la paralysie et la cécité ; notons aussi, pour l'histoire de l'alcoolisme en nos régions, une victime du delirium tremens en Bessin dès le vi^e siècle (un delirium acquis en buvant du vin, ce qui mérite d'être observé) (107). Mais il ne semble pas que les différents sanctuaires normands aient eu de spécialisation pathologique bien marquée, sauf peut-être, comme on l'a noté, celui de Coutances.

En dehors de la maladie proprement dite, on rencontre aussi, comme cause de pèlerinage, la stérilité dans le mariage (cas du couple de Pont-Saint-Pierre qui partit pour Rome en 1063). Une fois le pèlerinage apparaît comme une préparation à la Croisade (pour Arnoul de Hesdin, quand il se rend au Mont juste avant son départ pour la Terre Sainte). Enfin nous connaissons au moins un exemple de pèlerinage, sinon pénal, du moins expiatoire : celui du parricide laonnais Rathbert au ix^e siècle. Rien n'assure, quoique l'on ait écrit à ce sujet, que celui du duc Robert le Magnifique ait eu également ce caractère, après la mort de Richard III.

Une fois sa décision prise, le pèlerin se met en route. Nous n'avons rencontré aucune trace de cérémonie du départ ; mais les visites aux monastères — qui ont en général également des intentions économiques, comme on le verra plus loin — ont peut-être tenu en partie ce rôle. Quels sont les moyens de transport ? Fréquemment, sans nul doute, le pèlerin circule à pied, mais les textes le disent rarement ; d'ailleurs il s'agit souvent de malades incapables de marcher. Sur neuf pèlerinages à destination normande pour lesquels nous avons des indications précises, on trouve quatre fois l'emploi d'un âne, deux fois celui d'un cheval, une fois une mule, une fois une voiture (*rheda*) entre la Bretagne et Coutances, enfin dans deux cas une utilisation au moins partielle de la voie d'eau (de Paris à Rouen ; de Rouen à Fontenelle). Dans deux cas les pèlerins se font voler leur monture et la retrouvent miraculeusement une fois parvenus à destination.

Le pèlerin circule-t-il seul ? C'est sans doute assez rare, sauf pour les déplacements à courte distance. Nous avons vu que les pèlerinages à Jérusalem se faisaient par troupes fort nombreuses, de plusieurs centaines d'hommes, et l'on rencontre aussi des pèlerins en troupes compactes sur la route de Rome et sur celle de Saint-Gilles. Des chevaliers vont à Saint-Gilles par groupes de trois ou de six. D'autres, comme l'Auvergnat qui vint à Saint-Ouen et un Breton qui visita Coutances, se font escorter par leurs *famuli*, *fideles* ou *clientes* ; et nous avons vu que les liens vassaliques ou seigneuriaux n'étaient peut-être pas étrangers au groupement de certains pèlerins de Saint-Léonard et de Saint-Gilles ou au départ pour Rome d'un « homme »

(107) Grégoire de Tours, *De virtutibus s. Martini*, II, 53.

des Tosny. Ils formeront, comme l'on sait, l'un des éléments essentiels de la cohésion des troupes de croisés en 1099. Dans un cas, un pèlerin fait route, de Paris à Rouen, avec un groupe de marchands. Une femme va au Mont « cum sociis ». Les moines, comme la discipline l'exige, vont par deux ou par trois (Bernard au ix^e siècle et le moine de Bénévent ; les moines Bernard et Vital au Gargano au ix^e siècle) ; mais à la fin de notre période les progrès de l'esprit de réforme monastique entraîneront les prélats à freiner systématiquement les départs de moines, au nom du vœu de stabilité que leur impose la Règle (108). Assez souvent les laïcs se font accompagner de leurs femmes.

On aimerait connaître avec plus de précision les routes de pèlerinage. Seuls, en pratique, les itinéraires conduisant au Mont-Saint-Michel peuvent être étudiés avec quelque détail. Tout un réseau de « chemins montais » convergeait vers le rocher saint ; il mériterait une enquête systématique, à l'aide de tous les documents médiévaux et modernes, et notamment des plans cadastraux et des terriers. De tels dépouillements n'ont jusqu'à présent été entrepris que par l'abbé Angot pour le département de la Mayenne (109) ; pour la Normandie, on ne peut encore réunir que des notations dispersées. Comme on l'a dit plus haut, le premier chemin montais connu est cité dès 1025 et coupe la vallée de la Vie immédiatement au Nord de Vimoutiers (110). Une charte de Guillaume le Conquérant pour Saint-Étienne de Caen, en 1083, appelle la rue Caponière à Caen — l'actuelle R.N. 175, qui conduit toujours au Mont — « vicus per quem itur ad Montem S. Michaelis » ; le prolongement du même itinéraire sur l'ancien territoire de Venoix se nomme au xii^e siècle « via montana », et sur le territoire de Cheux en 1393 le « quemin montoys » (111). Au Mans, il existe dès 1044 une « publica via Montis » (112). Selon l'abbé Angot, d'autres chemins montais traversent le Maine d'Angers à la Guerche de Bretagne, de Laval au Mont, ou sont simplement cités à Rouez-en-Champagne, à Montenay, à Mayenne. En Normandie, on en cite des tronçons isolés à Dangy, au Sud-Ouest de Saint-Lô, et à Villedieu-les-Poêles (113). Plus ancien et plus dense, ce réseau a dû charrier, comme celui des « chemins de Saint-Jacques », des influences fort diverses, et tenir dans l'histoire de l'Ouest un rôle

(108) Telle fut, par exemple, l'attitude de saint Anselme : cf. les textes réunis par Dom Jean Laporte, *Saint Anselme et l'ordre monastique dans Spicilegium Beccense*, t. 1, Paris, 1959, p. 456-476, à la p. 472.

(109) Abbé A. Angot, *Dictionnaire historique... de la Mayenne*, Laval, 1900 et suiv.

(110) Voir ci-dessus note 30.

(111) Charte de 1083 : Arch. dép. Calvados, H 1830, éd. H. Legras, *Le bourgaye de Caen*, Paris, 1911, p. 403 ; - Venoix : inventaire des biens d'Ardenne au xii^e s., Arch. dép. Calvados, H 119, f^o 10 v^o ; - Cheux : marchement de 1393, Arch. dép. Calvados, H 2889.

(112) Charte de Saint-Julien de Tours citée par André Bouton, *Les voies antiques du Haut-Maine*, Le Mans, 1947, p. 112.

(113) Références dans Ducloué, *op. cit.*, 1960, p. 20, et L. Leherpeur, *De l'ancienneté du passage dans la région sourdine*, dans *Rev. du dép. de la Manche*, II, 1960, p. 221.

important. On ne fait encore que l'entrevoir ; mais il est certain qu'il n'a pas entraîné autant de conséquences politiques, artistiques ou littéraires que le « camino frances » (114).

Sur la route, il faut héberger les pèlerins. Les notables trouvent abri dans les monastères : le comte allemand Louis à Saint-Pierre-le-Vif de Sens, le Bavarois Fraudebertus à Saint-Vanne de Verdun, le Flamand Arnoul de Hesdin à Saint-Pierre de Préaux. A Saint-Etienne de Caen, dans les dernières années du XI^e siècle, un certain pèlerin Bernard se vit promettre une pitance quotidienne pour tout le temps qu'il y séjournerait, en échange d'un don mobilier de 33 livres, fort considérable il est vrai (115). Des maladreries accueillent peut-être les malades (116). A la frontière de Hongrie, Ansgot reçoit dans un *xenodochium* aménagé à leur intention ses compatriotes les pèlerins normands de Terre-Sainte. Arrivés à destination, les pèlerins séjournent parfois chez des particuliers : c'est le cas des Normands que les Miracles de saint Ouen nous montrent à Rome, convertissant leur hôte à leur dévotion. Mais en règle générale, ils descendent plutôt dans des *hospicia* qui paraissent être de vraies hôtelleries : c'est ce que nous voyons faire par un Italien à Rouen, par un Flamand à Fécamp. A Coutances, les *clientes* de Notre-Dame occupent « infra civitatem diversa et congrua hospitia », tandis que d'autres pèlerins sont hébergés chez l'habitant (117).

Mais le logement n'est pas la seule difficulté de la route. L'accueil des populations n'est pas toujours favorable. Une très curieuse lettre de l'abbé de Fécamp Jean de Ravenne — un Italien pourtant — au pape Léon IX, nous apprend qu'au milieu du XI^e siècle l'état d'esprit des Italiens était si monté contre les Normands à cause de leurs entreprises dans le Sud de la péninsule que les pèlerins normands étaient presque partout assaillis et dépouillés, parfois emprisonnés (118). On a vu que Roger I^{er} de Tosny hésitait, pour des raisons analogues, à sortir de Normandie. Ailleurs, sans prétextes politiques, il s'agit de simple brigandage ; outre les pèlerins, déjà cités, qui furent dépouillés de leur monture, citons les deux malheureux parents de l'enfant tué par un porc, dont l'un fut tué sur la

(114) Paul Gout, *Le Mont-Saint-Michel*, Paris, 1910, t. I, p. 345, esquisse quelques indications, sans donner de dates ni de références. Un essai cartographique pour le Bas-Maine se trouve dans René Musset, *Le Bas-Maine*, Paris, 1917, p. 220, fig. 50.

(115) Extrait du cartulaire de Saint-Etienne, éd. Deville, *Rev. catholique de Normandie*, XV, p. 23-24 ; nous ignorons où allait ce pèlerin ; son argent servit à acheter 30 arpents de terre à Dive-sur-Mer.

(116) Gout, *loc. cit.*, en mentionne tout autour du Mont-Saint-Michel, à Champeaux, Saint-James, Pontorson, Moidrey, Ardevon, Genêts, le Val-Saint-Père. Le document du XII^e siècle concernant Vencix cité ci-dessus, note 111, souligne que le « murum leprosum » de La Maladrerie de Caen jouxtait la « via montana ».

(117) Texte cité ci-dessus note 45, § XXV.

(118) On en trouve le texte dans Martène, *Miscellanea*, 1, 2, p. 22, ou dans Migne, *P.L.*, t. 143, col. 797 : « porro haec Itolorum in Northmannos invidia adeo exarsit... ut pene per omnia Italiae suburbia vix unquam ulli Northmannorum liceat tutum iter carpere, etiamsi sit peregrina devotio, quin assaliatur, trahatur, nudetur, colaphizetur, vinculis religetur... ».

route de Rome, et le Flamand Vernouf, un habitué du pèlerinage de Fécamp, qui fut une fois ligoté et emprisonné par des malfaiteurs, et miraculeusement libéré (119). On s'explique que le moine de Saint-Ouen, qui narre l'une de ces mésaventures, insiste si lourdement, à l'usage de ses lecteurs, sur la paix remarquable qui règne en Normandie : c'était de bonne propagande.

Enfin les pèlerinages attirent des milieux forts mêlés. Ils n'avaient pas toujours bonne réputation : quand le Mantois Osmont partit pour Fécamp, sa femme Marie lui dit à peu près : « Si tu étais un homme sage, tu surveillerais les enfants, la famille et la maison ; pour acquérir la louange du monde, qui a peu d'importance, tu veux partir, sans avoir honte, t'amuser dans un pays étranger. Tu ne fais rien pour Dieu, ce n'est pas la charité qui t'incite, c'est la vanité qui te gouverne et met dans ton cœur cette folie » (120). Mais, plus que les vaniteux, les malintentionnés étaient à redouter. La cohue des églises de pèlerinage était un rendez-vous bien connu des coupeurs de bourses ; à Fécamp, un pèlerin se fait voler son porte-monnaie la nuit de Noël ; à Saint-Ouen de Rouen, un Bayeusain, après avoir déposé une offrande de deux deniers qui attire l'attention d'un voleur, est délesté des vingt sous qui constituaient le reste de sa fortune (un miracle les lui rendit d'ailleurs bientôt), et une mère de famille se fait enlever sa pelisse sur le chemin du retour. A Coutances, un écuyer de la noble dame Catherine, venue en pèlerinage, vole la cire de son hôte ; un miracle le contraint d'ailleurs à restitution. Il est vrai que cette société mêlée faisait, pour certains, l'un des attraits du voyage : c'est évidemment pour cela que le prêtre fugitif Anseredus du Sap avait choisi de se cacher, avec son amie, dans la foule des pèlerins partant pour Saint-Gilles.

Les modalités économiques et financières du pèlerinage seraient un fécond sujet d'études (mais il serait difficile ici de dissocier Croisades et simples pèlerinages). Nous n'en dirons qu'un mot, car les textes ne deviennent vraiment explicites qu'avec le XII^e siècle. Le pèlerin pouvait avoir deux attitudes opposées. La piété qui le poussait au pèlerinage pouvait l'inciter à se dépouiller au départ de tout ou partie de son patrimoine au bénéfice d'une fondation pieuse, immédiatement ou après sa mort : c'est ainsi que Germond de Pont-Saint-Pierre, partant pour Rome, promet sa succession, après sa mort, aux moines de la Trinité du Mont de Rouen. Ou bien, tout au contraire, le besoin d'argent liquide pour payer les frais de route peut inciter le pèlerin, lors de son départ, à vendre contre du numéraire quelque élément de son patrimoine immobilier ; et, en ce cas, les monastères, seuls détenteurs d'importants capitaux mobiliers, sont des acquéreurs tout désignés : Robert Baolt, partant pour Saint-Gilles, vend à

(119) Les histoires de pèlerins détroussés sont un lieu commun de toute la littérature des pèlerinages ; cf. Vazquez de Parga, *op. cit.*, II, p. 267 et suiv.

(120) O. Kajava, *op. cit.*, p. 67-68.

l'abbaye de Saint-Pierre de Préaux 3 vergées de terre pour 8 sous ; plus tard, Guillaume Wanescrot vend une terre en partant pour Compostelle, et 3 autres vergées de terre quand il repart pour Jérusalem. Souvent la pudeur des parties en cause interdit, en de telles transactions, toute mention du prix versé. Un hasard, qui ne s'explique que par le petit nombre des documents conservés, fait que nous n'avons aucune mention de contrats d'engagement conclus pour des pèlerinages antérieurs à la Première Croisade ; mais nous pouvons être certains qu'ils ont été en usage : on en trouve dès 1040 environ pour des départs en Apulie, et ils seront largement employés par les croisés dès 1096.

Par divers moyens, les pèlerins arrivaient à réunir des sommes importantes. On vient de voir qu'un Bayeusain, pèlerin de Saint-Ouen, avait en poche à son arrivée 1 livre 2 deniers, somme relativement élevée pour un aussi court déplacement, et que le pèlerin Bernard qui se fit héberger à Saint-Etienne de Caen portait au moins 33 livres, somme alors énorme. De tels pèlerins étaient évidemment un gibier désigné pour les voleurs. Dans deux cas au moins, le trésor ducal fit les frais — certainement très considérables — de pèlerinages en groupe à Jérusalem : Richard II finança entièrement le voyage organisé par Richard de Saint-Vanne, bien qu'il comprît une majorité de non-Normands (121) ; et son fils Robert le Magnifique en fit autant pour l'expédition qu'il dirigea, et ce avec une libéralité dont Wace nous a gardé le souvenir presque épique (122). Il y avait là quelque ostentation. Au total, le pèlerinage, comme la Croisade, fut sûrement un facteur de mobilisation des patrimoines laïques et d'accroissement de la richesse foncière de l'Eglise.

Il resterait enfin à décrire les modalités liturgiques ou folkloriques du pèlerinage, les rites accomplis à l'église de destination, les fêtes qui attiraient spécialement les pèlerins (à Fécamp c'était la Noël ; au Mont, dès le ix^e siècle, la Saint-Michel en septembre), le personnel chargé dans les sanctuaires du soin des pèlerins (à Saint-Ouen sont cités nominativement un *famulus*, Nortbertus ; un secrétaire, Martinus, et des custodes), la confection des recueils de Miracles, etc. Il nous suffira, pour l'instant, d'avoir attiré l'attention sur l'ampleur de la question, l'extrême intérêt des problèmes qu'elle pose, et l'urgente nécessité d'une enquête moins superficielle (123).

LUCIEN MUSSET.

(121) Les textes sont réunis par H. Dauphin, *op. cit.*, p. 272 et suiv. ; le principal est un passage de Hugues de Flavigny, éd. Pertz, M.G.H., SS, VIII, 393 ; « Expensas autem viae Richardus comes Normannorum omnes et attribuit ».

(122) Wace, *Roman de Rou*, éd. Andresen, v. 3047 et suiv. 3170 et suiv.

(123) Une première forme de ce travail a fait l'objet d'une communication le 6 juin 1961 à la 32^e semaine de droit normand, tenue à Avranches.